

## **RÉSUMÉ PHILOSOPHIQUE D'UNE VIE**

A qui lira ces quelques pages, alors que je serai ailleurs, je ne sais où mais ailleurs, je ne peux affirmer qu'une seule chose :

La vie n'est pas tellement sérieuse, finalement, pas vraiment, et surtout lorsqu'on a eu la chance comme moi de passer entre le gros des guerres, à côté des vrais malheurs, et que l'existence que l'on a vécue, si elle n'a pas été exaltante, a tour à tour mené la danse dans les hauts des moments de joie et de bonheur, puis dans les bas des instants de détresse et de chagrin.

Mais, retraçant ma vie en gros comme maintenant, je m'aperçois qu'en fait, ce sont des faits ponctuels, des anecdotes, des minutes vécues avec d'autres, qui créent cette trame sur laquelle on tisse jour après jour, à coup d'incertitudes et de maladresses, sa propre histoire.

Ce qui fait que, finalement, au bout de la chanson, on se retrouve avec des tas de chapitres évoquant des instants précis et précieux, reliés par la monotonie et la platitude des jours simples. Des histoires vécues, d'autres entendues d'amis, certaines exagérées peut-être, mais toutes marquant des étapes, telles des bornes sur la longue route de la vie, de ma vie.

Voici donc ces chapitres, du moins quelques-uns de ceux que je peux livrer, de ceux que je peux évoquer. Pour les autres...

Non, tout ça n'est pas tellement sérieux. Ah, si seulement je l'avais su à ma naissance, j'aurais peut-être vécu différemment ? Pas vraiment certain !

Mais l'existence humaine est ainsi faite, alors, je ne regrette décidément rien.

## **RETOUR A L'ENFANCE**

Je suis né il y a soixante-seize ans, huit mois, douze jours et deux heures ici même, au même endroit, dans cette même pièce, exactement dans ce même lit artisanalement et amoureusement construit en belles planches de mélèze, où je viens brutalement de me réveiller sur un cauchemar familial.

Un rêve qui me revient depuis plusieurs semaines, auquel j'essaye d'échapper par des lectures nocturnes qui m'emmènent dans des histoires déjà souvent parcourues mais dont je ne me lasse pas, qui arrivaient pourtant, avant, à me faire passer de bien douces nuits aux rêves tranquilles.

Maintenant, cela n'est plus possible. Chaque nuit me voit me débattre avec le retour constant d'un songe qui me fait me retrouver dans la forêt, ma forêt voisine tant affectionnée, et me trouve incapable de marcher, ou plus exactement dans l'incapacité d'avancer un pied devant l'autre, alors qu'à portée de vue ma cabane m'attend.

Puis je me trouve transporté dans un autre des paysages que je préfère, dans les pierres, d'où je vois toujours mon chalet, mais où je reste assis, sur une roche plate, sans pouvoir me lever, alors que je tente désespérément de rentrer.

Parfois, mais rarement, le paysage change, il y a ce lac que j'ai tant aimé, inconnu de beaucoup, entouré de mélèzes, tout petit mais si profond et si frais à la baignade. Je me suis retrouvé aussi une fois dans ce fond de vallon d'un ubac si sombre, où j'avais fait la

plus sensationnelle cueillette de champignons de toute ma longue vie.

Mais à chaque fois, que je sois debout ou assis, je suis paralysé, il m'est impossible de marcher et même de bouger, et d'où que je sois, j'aperçois toujours ma cabane, mon abri, mon repaire, mon retranchement. Je sais exactement la signification de mes cauchemars, pas besoin pour cela de lire des songes ou de psychanalyste.

Mais là, je suis réveillé et, coincé au fond de mon lit comme dans un de mes délires, j'attends patiemment que la machine veuille bien se remettre doucement en route. Et ma pensée vagabonde, ça au moins, ça fonctionne encore bien, trop bien peut-être, il y a des jours où l'on aimerait avoir tout oublié...

Rien n'a changé dans cette pièce, dans cette maison, ou si peu, ou par petits morceaux qui ont fait que tout s'est transformé, en fait, mais par bribes, par fractions, peu à peu, sans que l'on s'en rende vraiment compte.

Ce lit, là, où je suis allongé, transpirant et mal à l'aise, il est maintenant équipé d'un matelas moderne, d'un sommier neuf ou presque.

La fenêtre elle aussi a été agrandie et je peux de ma couche voir la cime de la Dent du Loup, tout au bout de la longue montée qui part du chalet, à travers le Pra (1) du Four, mon domaine, mon chez moi, là où je suis né.

Et sous le sommet, à gauche, invisible mais pourtant toujours là, la barme (2) de l'ours, là où je vais aller tout à l'heure, dès que je pourrai me lever, me préparer, dès que mon corps acceptera de recommencer à bouger.

Ce chalet (3) de l'Adrech (4), que j'habite, devenu peu à peu chalet, c'est mon grand père qui l'a monté de ses propres mains, avec les pierres des environs, taillées à la masse et assemblées à la chaux, avec pour charpente et bardage le bois des mélèzes des environs immédiats, scié, transporté, travaillé à la loubé (5), à la hache, à l'herminette, pendant des jours et des semaines.

Les ferrures, gros clous, charnières et autres ferrailles ont été forgés à la main au village,

(1) *Pré* (2) *Baume, grotte* (3) *Chalet d'alpage rudimentaire*

(4) *Adret* (5) *Scie de long destinée à être utilisée à deux scieurs*

à un quart d'heure de marche, par le maître du feu à tablier de cuir, maréchal-ferrant et forgeron.

La chaux, elle était faite juste à côté, c'est pour ça que ce coin de montagne s'appelle le Pra du Four.

Les villageois y amenaient de gros blocs de calcaire tirés des pentes voisines, qui avec le mulet, qui avec des espèces de charretons à bras, et les accumulaient et les empilaient comme une sorte de gros tas creux, un peu comme un vaste igloo, puis y entretenaient par l'ouverture un feu qu'il fallait nourrir, alimenter, avec les arbres mal fichus, les rebuts de la forêt voisine qui n'étaient pas bons ni assez droits pour en faire du bois d'œuvre.

Mon père m'avait un jour raconté, et il le tenait lui-même de son père qui avait fait partie des chauffeurs, que " le feu était si fort par là-dessous, ça ronflait comme jamais on n'avait entendu, on amenait des billes entières, on les passait dans le trou à plusieurs, avec les outils, c'était comme si le diable vous les tirait des mains, elles avançaient presque toutes seules, un vrai feu d'enfer ".

Et tout ce calcaire réduit en poudre par la chaleur puis longuement refroidi faisait de la chaux que chacun utilisait pour ses constructions, et les cabanes se montaient.

Mon grand père avait bien du travail, lui qui était arrivé d'Italie par la montagne, pour se louer en France comme bûcheron, une des spécialités de son village d'origine.

Il avait trouvé ici emploi et femme, il avait construit sa cabane, avait eu mon père

d'abord, puis une fille, qui plus tard était rentrée au village d'origine, au Piémont, et confiée à sa propre sœur cadette, car les jeunes gens d'ici, pour lui, n'étaient que de sales petits " dévergondés paresseux même pas bons à garder des chèvres ".

Mon père était né lui aussi dans ce lit, dans cette chambre, comme moi, comme moi il avait tout appris de la montagne et des bêtes, des plantes, des cailloux, comme moi il avait respiré l'odeur de l'éclair qui s'abat trop près de vous, il avait connu les hivers lourds et noirs de neige où l'on ne pouvait entrer et sortir de la maison que par la fenêtre d'en haut, porte bloquée par une accumulation de poudreuse, il avait humé avec gourmandise le printemps plein de l'odeur sucrée de mille fleurs suaves, le parfum de la première pluie après les grosses chaleurs, celle qui ranime une terre durcie de sécheresse, il avait savouré le fumet des champignons que seul, instruit par son propre père, il savait dénicher jusque dans les endroits les plus improbables, comme moi il avait étouffé lors des chaleurs accablantes de l'été, il était mon père, un point c'est tout, et vraiment pour moi il était tout.

Lorsqu'il est mort, j'ai gardé de lui un couteau, un vieux mais inusable couteau forgé dans le village de mon grand-père, emmanché dans deux plaques tirées d'une corne de chamois, mais en fait, je le savais, j'avais bien plus hérité de lui que cet objet, même s'il m'était très cher, car j'avais avant tout reçu tout son savoir, tous ses conseils, toute sa connaissance de la montagne, tout son amour de ce pays.

J'étais donc le fils d'Emilio, lui même fils de Quinto, le premier de la lignée des Ferratini de Sainte-Anne-du-Mont, mais moi, jusqu'à mes treize ans, je n'avais pas de prénom. Pas l'officiel, non, bien entendu, celui-là, mon nom de baptême, je l'avais, évidemment, mais nul ne semblait le connaître. Je n'étais personne, ou si peu quelqu'un, j'étais le fils de ... :

" C'est le fils d'Emilio, du Pra du Four, qu'il est donc costaud, lou Pitchoun ".

Oui, j'étais le Pitchoun, et même des fois tout simplement Piccin, pour tout le monde, la famille, les gens du village.

Je n'étais pas le meilleur des élèves, j'allais mon train, ne m'intéressant que peu à la classe, faisant honnêtement mais laborieusement mes devoirs et apprenant difficilement mes leçons, regard toujours perdu à des lieues de là.

Comme la plupart de mes congénères, je ne me révélais et ne reprenais vie que dehors, lorsque je pouvais courir la montagne, la forêt, boire à la source que j'avais découverte et installée dans un savant empilement secret de pierres, que je pouvais me gaver de tout ce que m'offrait la nature en fruits sauvages ou chapardés dans les vergers d'en bas du village, me construire de ces cabanes de branchages absolument invisibles où j'avais la possibilité d'amener mes trésors, j'étais un gosse comme il y en avait des milliers hors des villes.

## HÉROÏSME JUVÉNILE

J'aurais pu encore longtemps être le Piccin si les circonstances ne s'y étaient pas prêtées. Le pays était alors occupé, beaucoup d'israélites s'étaient réfugiés sur la côte et, devant la menace allemande, craignant à juste titre les rafles et la déportation, ils s'étaient organisés en filières et arrivaient nombreux jusque chez nous, au village, passaient

quelques jours dans les rares hôtels ou hébergés chez les uns ou les autres, puis attendaient le moment où un groupe se formerait pour passer en Italie par le haut col frontalier de la Vista.

Mon père, qui était tout à la fois bûcheron, maçon, paysan, couvreur, qui en fait acceptait tout ce qui se présentait comme possibilité de travail, faisait partie de ces quelques guides ou passeurs qui emmenaient les groupes jusqu'à la terre espérée sûre, à travers ces chemins de montagne fort nombreux parmi lesquels il fallait trouver la bonne voie, et surtout la trace la moins escarpée, la moins pentue, la moins empierrée, car beaucoup étaient les personnes âgées, ou faibles, et les enfants.

De toute façon, tous étaient des citadins qui peinaient beaucoup lors de ces passages, de près de sept cents mètres de dénivelé en montée, et de plus de six cents en descente côté italien, sur des pistes tracées de toujours par les contrebandiers, chasseurs et autres braconniers, mais peu adaptées à des fins souliers de ville, plus habitués aux plat des trottoirs ou des parquets..

Mais la vie était à ce prix, et lorsque le temps le permettait, mon père organisait environ un voyage par semaine, pour tout un groupe hétéroclite de pauvres fuyards apeurés, qu'il fallait dissuader d'emmener d'énormes valises pleines de souvenirs, de vêtements hélas impossibles à transporter aussi loin dans de telles conditions.

C'était un crève-cœur pour tous que de laisser en partant jusqu'aux portraits de leurs défunts parents, se contenter d'emporter l'argent, les bijoux, les valeurs, et aussi ce qu'ils pouvaient passer sur eux, avec tout au plus en bandoulière un sac de jute transformé pour l'occasion en gigantesque musette avec l'aide de quelques cordes.

Peu d'ailleurs, malheureusement, furent ceux qui revinrent au village après la fin de la guerre récupérer les bagages, les photos, les souvenirs, car l'Italie s'étaient révélée être un piège mortel qui s'était brutalement refermé sur la plupart d'entre eux.

Lors d'une de ces journées de traversée, j'étais rentré de l'école, j'avais saisi mon goûter et j'étais reparti en quête de je ne sais quelle bêtise au village, avec les éternels mêmes copains. Ma sœur, qui était rentrée à la maison après sa journée de travail à la laiterie coopérative, était venue me trouver dans notre coin favori, vers le bas du hameau, dans une sorte de prairie plate entourée de châtaigniers, où nous étions occupés à jouer une partie de balle endiablée, grâce à ce qui avait été un temps un ballon de cuir amené par un jeune curé remplaçant, un vrai ballon avec la vessie et toute la belle couture, et qui avait par la suite mystérieusement disparu, au grand dam du prêtre, mais pas pour tout le monde bien sûr, pêché véniel de jeunesse.

Ma sœur paraissait préoccupée et me dit que maman voulait me voir. Argument bref mais suffisant pour que je la suive à la maison sans protester. Arrivé là, je vis que mon père n'était pas encore revenu, lui qui, habituellement, lors de ces parcours, et étant donné l'heure matinale du départ, sa force, sa jeunesse, sa vivacité, sa connaissance des chemins, était de retour en fin d'après-midi.

Fatigué mais heureux d'avoir tout à la fois fait une bonne action et gagné quelques sous, il était surtout content de rassurer ma mère qui tremblait tout au long de ces interminables journées.

Aujourd'hui, il n'était pas encore rentré, et pourtant le soleil commençait à amorcer sa descente vers le mont Pourri, et il fallait craindre le pire si le soir tombait avant son retour. Alors, moi qui l'avais accompagné tant de fois lors de nos recherches de génépi, de nos fouilles de terriers de marmottes pour y dénicher l'animal endormi afin de pouvoir produire quelques centilitres de cette huile soulageant les rhumatismes de quelques vénérables vieillards du village, de nos quêtes de trophées de mouflons ou de

cornes de bouquetins au pied de ces terribles et innombrables clapiers (1) qui faisaient perdre pied au meilleur de ces admirables montagnards, moi qui étais très au fait de cette route qui menait au pays frère, j'étais chargé par ma mère, malgré sa crainte, de faire le chemin que devait prendre mon père pour revenir et voir s'il n'avait pas eu quelque incident, ou pire, sur une pierre traître ou une racine peu apparente.

Il était bien convenu que je n'irais pas plus loin que le Brec (2) de la Vacherie, ce qui faisait une bonne heure de montée d'ici, et que si je ne voyais rien, je devais rebrousser chemin, qu'on irait dès le lendemain au jour avec quelques amis pour pousser plus avant dans les recherches.

Je promis et partis vite pour profiter au maximum, pour un retour peut-être mouvementé, de la clarté du jour.

J'emmenais avec moi une gourde, car le passage ne recelait aucun point d'eau, et une lampe à essence, en plus de quelques aliments au cas où ...

J'avais marché d'un bon pas depuis plus d'une demi-heure avec au ventre une sorte de nœud dont je ne pouvais me défaire, et puis d'un coup, au sortir d'un passage coudé entre deux énormes rochers et que nous appelons l'Estrèch (3), juste après avoir longé le Lac Mort, sec depuis toujours, je vis mon père, debout, vivant, et jamais je n'avais ressenti si grand soulagement, après de si sombres craintes.

Il était appuyé, du côté droit, sur une sorte de béquille qu'il s'était fabriquée avec trois branches sèches de vieux mélèze, attachées entre elles avec de la corde qui ne quittait jamais son sac.

Il avait arrangé sur le dessus, pour pouvoir le caler sous son bras, une sorte de coussin avec le vieux gilet en peau de mouton qui lui venait de son père.

Tout bonnement, tout bêtement, comme un Monsieur, me dit-il, il s'était fait une admirable entorse et se trouvait dans l'absolue incapacité de porter le poids de son corps sur sa cheville droite. Et, le plus naturellement du monde, il descendait en claudicant, un pas après l'autre, en homme qui sait où il va et qui se fait une raison, qui se dit qu'il arrivera quand il arrivera.

Il ne me déclara pas qu'il était heureux de me voir, cela ne se faisait pas chez nous, mais son sourire était un des plus beaux que je lui avais vus depuis le jour où nous étions tous allés dans le village italien de la famille, pour y rendre visite à sa sœur, ma tante, éloignée de chez nous dès la fin de son enfance, pour les raisons que l'on sait, et qui était restée en Italie depuis lors.

Je pus donc le débarrasser de son sac, le désaltérer, et ne fus pas de trop, dans certains passages délicats, pour le soutenir, guider son pied, l'aider, quoi, tout simplement l'aider à marcher. Nous étions enfin arrivés dans la dernière descente, en pente assez douce et toute en herbe, lorsque vraiment il nous fut impossible de plus rien distinguer devant nous. Ma lampe fit merveille, mon père béquilla comme personne, et nous n'avons pas été surpris de voir au loin monter vers nous une autre lampe, que nous devinions tenue par ma mère.

A portée de voix, mon père répondit à une question à peine audible :

(1) *Éboulis* (2) *Brèche, col* (3) *Étroit, rétréci*

" Je suis là, Marie, tout va bien ! " .

Nous avons vu d'un coup la lampe descendre brusquement d'un bon mètre, ma mère, tendue d'inquiétude, ayant relâché ses muscles sous l'effet du soulagement.

Elle était enfin rassurée après ces quelques heures passées dans l'angoisse de ce qui avait pu arriver à son mari, puis à attendre également son fils, les deux hommes de sa vie, loin du foyer et peut-être dans le danger.

Bref, c'est dès le surlendemain que je pus enfin bénéficier pleinement de mon prénom, mon père se répandant dans le village avec des " C'est mon Marcellino qui est venu me chercher, tu te rends compte, mon Marcellino, à son âge, faut-il qu'il soit courageux ! " et des " Ah ! si mon Marcellino n'était pas venu à ma rencontre, je sais pas comment j'aurais fait, j'aurais peut-être passé la nuit dehors, je me voyais mal, hein, il faisait quand même pas si chaud, là-haut ! ".

A partir de ce jour-là, je ne fus plus que rarement le Piccin, ni le fils d'Emilio, mais Marcellino, le fils d'Emilio, ou mieux, Marcellino Ferratini, celui qui a sauvé son père. Mais mon vrai prénom, déclaré, écrit, officiel et tout, c'était Marcellin, le "o", c'était mon père et ses amis, pour la plupart d'origine italienne, qui l'employaient, pour ma mère, j'étais toujours Marcellin.

## DÉCOUVERTE DE LA GROTTTE

Quant à mon père, lui, une bonne séance chez le rebouteux arrangea rapidement sa cheville et lorsqu'il alla mieux, et même tout à fait bien, ma récompense arriva : Avec son plus fidèle ami, son compère habituel, son compagnon de jeunesse, Julien le charpentier, par un beau jour qui laissait présager une magnifique nuit claire, ils m'emmena pour une chasse au chamois pas tellement légale, mais qui se faisait à l'époque..

Mais surtout pour me faire découvrir la merveille des merveilles, ce lieu où justement je vais me rendre aujourd'hui, la grotte du Quinto, mon grand-père, cette grotte que j'avais baptisée la barne de l'ours, depuis que mon oreille avait saisi des bribes de conversations la concernant, car mes lectures scolaires et mon imagination débordante m'avaient poussé à imaginer que cette grotte, dans des temps lointains, avait accueilli des ours.

Le programme était le suivant : D'abord gagner la grotte, y déposer nos sacs, puis aller vérifier que dans certains endroits repérés depuis toujours, les chamois avaient bien séjourné la nuit ou les nuits précédentes, fait facilement vérifiable par la présence de crottes et l'odeur de sauvage qui régnait sous le couvert des quelques résineux de cet endroit privilégié.

Nous y étions bien vite, une fois nos sacs vidés dans la caverne de ce que l'on avait amené, et simplement lestés de quelques petits sacs de sel, prélevés dans la réserve qui occupait un coin bien sec de la tanière. A terre, nous avions disposé quelques petits tas de ce sel si apprécié des chamois, sur des lauzes, afin d'éviter que les bêtes n'avalent de la terre, ce qui pouvait être dramatique pour elles.

Nous étions sûrs que cette nuit, les chamois seraient là, parce que ce devait être un de leurs lieux habituels de repos, ou parce que le sel les y aurait attirés. Nous avions regagné la grotte, pour y préparer notre repas, les pâtes à la bachasse (1):

On fait une sauce à base d'oignon et d'ail fondus dans une généreuse rasade d'huile d'olive, à laquelle on ajoute des tomates bien mûres coupées en petits morceaux, des herbes cueillies au passage et un peu de sel, on y ajoute la quantité d'eau juste nécessaire pour faire gonfler les pâtes, on les y met à cuire, et lorsqu'elles ont bu toute cette eau et commencé sur la flamme vive à rissoler dans la bonne sauce, on les sert vivement, non